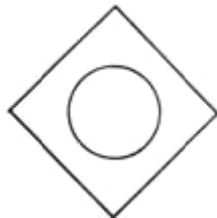


Histoire de Mirandoline

Jean-François PASTOR



LES CAHIERS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Tous droits réservés
2010

Histoire de Mirandoline

Mon père s'appelait François Pastor. Son grand-père, Pierre Pastor, qui était aussi son parrain, lui avait donné le prénom de François en souvenir de son propre père, ainsi prénommé, qui avait été soldat de Napoléon, sans doute vers la fin du règne, et, à ce titre, avait reçu, sous le Second Empire, la médaille de Sainte-Hélène que le neveu de l'oncle avait donnée à tous les survivants de la Grande Armée. C'est moi qui suis actuellement le dépositaire de cette médaille.

Ce François Pastor, arrière-grand-père de mon père, était lui-même petit-fils de François Honoré Thomas Pastor, né à Thuir le 24 décembre 1730 (fils lui-même de François Pastor et de son épouse, Françoise Camps, de Céret : depuis belle lurette les François et Françoise abondent dans notre famille).

Fils d'apothicaire, notre héros, né la veille de Noël 1730, était destiné à succéder à son père. Mais il désirait, avant de s'installer dans cette vie toute tranquille de pharmacien de petite ville, courir un peu le monde, voir ce qui se passait au-delà des Corbières. Sous le prétexte, cousu de fil blanc, et dont son père ne fut pas dupe, de connaître la pharmacopée en usage dans les autres provinces du royaume, il obtint la permission de faire son Tour de France. Il partit donc mais, rejetant rapidement la pharmacie à l'arrière-plan de ses préoccupations, il alla à l'aventure et s'acoquina avec une bande de joyeux drilles. Vagabond, chemineau, coureur de jupons, contrebandier, à l'occasion bijoutier du clair de lune, la belle vie, quoi.

De ville en ville, François arriva à Nancy, où il eut une « vilaine affaire ». Il résulte de divers recoupements qu'il fut surpris, une nuit, par le mari d'une dame qui l'hébergeait provisoirement dans son lit. Le mari prématurément rentré de voyage était Conseiller au Parlement de Lorraine. Autant dire que l'affaire ne traîna pas, et François fut condamné à mort.

La condamnation était sévère... mais François fut rapidement gracié par le duc de Lorraine, pour la raison qu'ils se prénommaient tous deux François, et que c'était justement la Saint François. Et aussi, ce qui explique tout, à condition de s'engager immédiatement dans la gendarmerie lorraine, qui manquait de volontaires.

François III de Lorraine était l'époux de la grande Marie-Thérèse, fille de Charles VI de Habsbourg, qui n'avait pas eu de fils. Il ceignit la couronne du Saint Empire Romain Germanique sous le nom de François Ier. Depuis son fils, Joseph II, et jusqu'à notre contemporain l'archiduc Otto, les Habsbourg sont des Habsbourg-Lorraine.

C'est ainsi qu'avec la gendarmerie lorraine notre archipépe François fut amené à combattre à l'autre extrémité de l'Empire, et même au-delà, dans les territoires les plus orientaux du Royaume Apostolique de Hongrie, en Transylvanie. Il avait voulu voir du pays, eh ! bien, il en vit.

Contre qui combattait-il ? Des Turcs, des Moldo-Valaques, des Serbes, ou simplement des bandits de grands chemins, allez savoir, l'histoire ne le dit pas. Toujours est-il qu'un jour il fut blessé au combat, mais la chance était avec lui. D'abord parce que les blessures étaient moins graves qu'elles ne le paraissaient, ensuite parce qu'il fut recueilli et soigné par des dames aussi belles que bonnes, la comtesse Katherine de Falkenmark et ses filles, Mirandoline et Mariannina.

Les Falkenmark étaient une famille allemande installée depuis longtemps en Transylvanie, comme beaucoup d'autres. D'après la légende, les Allemands de Transylvanie seraient les descendants des enfants de Hameln, dans le Hanovre, emmenés en 1284 par le preneur de rats. Comme il arrive souvent, la réalité poétique de cette légende serre de très près la réalité historique.

Les ancêtres de Werner von Falkenmark étaient venus à diverses époques de divers endroits de l'Allemagne, Frise, Franconie, Lusace et autres. Parmi les aïeux restés au pays se trouvaient les peintres Lucas Cranach, père et fils, l'Ancien et le Jeune (Lucas l'Ancien, qui s'appelait tout bonnement Müller, avait pris le nom de sa ville natale, Kronach ; à noter, si l'on veut, que dans la descendance des Cranach on trouve l'illustre Johann Wolfgang Goethe, *ipse*, et donc son fils, le psychanalyste suisse Jung), et aussi le spécialiste éminent de la caractérologie, le Frison Wiersma. Cela nous fait un cousinage glorieux... au 30^{ème} degré, peut-être.

Jeune fille, la comtesse de Falkenmark s'appelait Katherine von Heilbronn, ce qui n'implique aucun lien de parenté avec la touchante héroïne de la nouvelle de Hugo von Hofmannsthal, *das Kätzchen von Heilbronn*. La famille venait aussi d'un peu partout en Allemagne, sauf une grand-mère hongroise, Körösi Erzébet (Elisabeth von Körös).

Katherine, Mirandoline et Mariannina étaient bonnes et charitables, elles étaient belles et leur cœur était plein de tendresse. François, lui, était jeune, gracieux, charmant, séduisant... il avait, comme on dit, tout pour plaire. Et il plut. Faut-il donc s'étonner, en voyant que toutes trois l'aimèrent, et qu'il les aima, lui aussi, toutes les trois ? Mais elles étaient aussi sages que belles, et lui... presque autant (il fallait bien !). Aussi demanda-t-il la main de la seule Mirandoline, qu'il obtint sans peine, car le comte de Falkenmark, voyant toutes ses qualités, l'avait pris en amitié.

Werner von Falkenmark ne manquait pas de hautes relations, aussi obtint-il facilement que François fût dégagé de toutes ses obligations à l'égard de l'armée impériale et royale, et peu de temps après sa libération, en mai 1752, le mariage fut célébré et donna lieu à de grandes fêtes, où furent conviés tous les châtelains et villageois des alentours. Il n'y a pas si longtemps, on en parlait encore, dans la région de Körösbánya. Il n'y avait guère d'obstacle de langage, les Falkenmark connaissaient le français, François avait appris suffisamment d'allemand pour être compris de tout le monde ; quand un mot lui manquait, il utilisait le catalan, langue paradoxalement assez proche du moldo-valaque, qu'on appelle maintenant le roumain. Quant au hongrois, il était réservé à un jeune homme de 65 ans, descendant à la sixième génération de François et Mirandoline, de s'initier à cette belle langue.

Deux semaines après le mariage, ils se mirent en route vers l'Ouest, dans un vaste et confortable chariot tiré par deux ou trois mules. La jeune mariée était un petit peu enceinte, comme on dit, paraît-il, dans les histoires juives, et un minimum de confort s'imposait.

C'est en approchant de Szombathely que Mirandoline fit à son mari cette étrange confidence : « Az Apám vampyr, és én is », mon père est vampire, et moi aussi. François n'avait entendu parler des vampires qu'assez vaguement. Qui lui reprocherait de n'avoir pas lu les savants ouvrages, qui font toujours autorité en la matière, du chanoine Liebstumichnicht, du chapitre de la cathédrale Saint-Vit de Prague, et des professeurs Unrat, Unglück et Unbekannt, de l'Université de Königsberg ? Mirandoline, à vrai dire, n'en savait guère plus que lui, qui ne savait rien. Son père l'avait vampirisée quelques jours avant le mariage (l'étonnant était que François ne se fût aperçu de rien ; il est vrai que les morsures de vampire, contrairement à ce que l'on dit souvent, se cicatrisent rapidement) et ne lui avait donné que de succinctes explications.

François se posa de nombreuses questions, auxquelles il ne sut que répondre : les vampires existent-ils vraiment, ou bien « tòt això son històries de la vòra del fòc ? » Werner était-il réellement vampire ? S'il ne l'était pas, croyait-il vraiment l'être ? ou savait-il qu'il ne l'était pas ? avait-il vraiment vampirisé Mirandoline, et dans quelle intention ? ou avait-il seulement « fait semblant », et pourquoi donc ? etc., etc. J'ai bien mon idée là-dessus, mais ce n'est pas le sujet.

De toute façon, au bout de quelques jours il n'y pensa plus. Elle était belle et tendre et amoureuse, il l'était aussi, et par tempérament il prenait les choses comme elles venaient.

Pendant ce voyage Mirandoline apprit à s'exprimer couramment en français, qu'elle parlait déjà mais d'une façon un peu hésitante, et en catalan, ce qui lui facilita bien les choses quand ils arrivèrent à Thuir, où la famille Pastor fut ravie de voir revenir le jeune homme sain et sauf, et de le voir revenir en si charmante compagnie. Il y eut seulement quelques douzaines de jeunes Thuirinoises pour être déçues, car elles avaient des vues sur lui, mais tout compte fait chacune préférait le voir marié avec une étrangère qu'avec une autre jeune fille de Thuir.

C'était la joyeuse époque des vendanges, le moment rêvé pour faire connaissance de son nouveau pays.

Et puis février arriva, et Mirandoline mit au monde un fort bel enfant, qui fut tout naturellement baptisé François-Werner.

Et puis mars, et puis avril, le temps des cerises, qui à Thuir dure jusqu'en mai.

Vous savez comment se passe la cueillette des cerises. On monte à l'échelle, on croque quelques cerises, on en met à ses oreilles, un peu plus dans le panier, les plus belles sont au sommet de l'arbre, arrivé en haut de l'échelle on met le pied sur une branche, sur une autre plus haute. Mais les branches de cerisier sont cassantes, et Mirandoline n'en avait pas été informée. Elle monte donc sur une branche encore plus haute, et c'est la chute. Ce cerisier était tout proche de la clôture du champ, le seul à avoir été clôturé. Mirandoline tombe sur la pointe effilée d'un pieu de chêne qui lui transperce le cœur. Le sang jaillit à gros bouillons et Mirandoline meurt en une fois de sa double mort, de femme et de vampire. Et c'est ainsi que le vampirisme ne se répandit pas en Roussillon.

« Les grandes douleurs sont muettes, mais toutes ont une fin » (Séverine Gaivre). S'il se remaria quelques années plus tard avec une jeune fille de Thuir, François Pastor, devenu pharmacien selon sa

destinée, n'oublia jamais Mirandoline, et ne raconta à François-Werner l'histoire de sa mère que bien plus tard. Pendant au moins deux siècles l'histoire de Mirandoline ne devait se transmettre que de père en fils. Je l'ai reçue de mon père vers 1960, avec la permission de la répandre si je le jugeais bon.

*

Quelques détails de cette histoire deviendront plus accessibles au lecteur s'il prend la peine – et le plaisir – de lire ou relire, attentivement, plusieurs ouvrages : la *Gloire de l'Empire*, de Jean d'Ormesson ; *les Vampires de l'Alfama*, de Pierre Kast (ce livre ne doit pas être mis entre toutes les mains, quand on l'a lu on n'ignore rien des fantasmes de l'auteur, qui ne sont pas nécessairement ceux des vampires) ; les œuvres complètes de Félicien Marceau (*Bergère légère*, ce serait seulement pour le plaisir, le détail auquel je pense, ce n'est pas dans ce roman qu'il se trouve) ; et, pourquoi pas, les romans d'Anne Rice, du cycle de *Lestat le Vampire*.

Les Cahiers d'Orient et d'Occident
sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010